

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1907)  
**Heft:** 104

**Artikel:** Mademoiselle Rotisset  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-257168>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ger, une existence précaire ? Il ne faudra pas attendre longtemps pour le savoir,

H. CETY.

## Mademoiselle Rotisset

C'était le jour de l'an 1772.

A travers les rues paisibles du Marais, grand-mère et petite-fille s'en allaient à pas comptés, également soucieuses de ne pas compromettre la dignité de leur maintien et l'harmonie de leur toilette.

L'une, sexagénaire replète, à l'œil encore vif, au sourire malicieux, à la lèvre sensuelle, devait aimer les fins morceaux, les reparties piquantes et même une pointe de grivoiserie, en vraie bourgeoise du dix-huitième siècle ; l'autre fillette de seize ans à peine, avait une taille ronde, un corsage avantageux (c'est elle qui le dit !), un teint clair, des yeux expressifs ; bref, un ensemble fort agréable, malgré une certaine importance gourmée, un sérieux affecté, lui donnant un petit air janséniste que les futurs députés du tiers allaient remettre à la mode.

Manon Philippon, fille d'un graveur de mérite, sortait du couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint Etienne, et était venue passer quelque temps avec sa bonne maman, avant de rentrer à la maison paternelle.

Intelligence peu ordinaire, elle étonnait ses parents et ses maîtres par sa raison précoce, ses goûts au-dessus de son âge, dont elle était quelque peu vaine, malgré ses prétentions à la modestie.

Elle se délectait à la lecture du *Timée*, de saint François de Sales, et de *Vie des hommes illustres*, de Plutarque, sans dédaigner cependant de s'abaisser aux soins vulgaires de la cuisine et du ménage.

Enfin, c'était une jeune personne accomplie, dont Mme Philippon, indulgente comme toutes les aïeules, était si fière qu'il lui tardait de faire apprécier ses hautes qualités sur un théâtre plus vaste et dans un milieu plus choisi que son salon mesquin ou l'atelier paternel.

Dans la jeunesse, elle avait été institutrice des enfants de la marquise de Bois-moré, et était demeurée en relation avec cette noble famille, c'est-à-dire qu'elle lui rendait une visite au jour de l'an (sans laquelle on eût probablement oublié qu'il existait, de par le monde, une demoiselle Rotisset !) elle profita de la présence de sa petite-fille pour l'emmener avec elle, se flattant qu'elle y paraîtrait dans tous ses avantages.

— Ah ! le misérable !

J'étais penché sur lui et il n'eut qu'un bond à faire pour sauter sur mon épaule et, de là, me labourer le visage de ses griffes aiguës. Je le repoussai d'un coup de poing et il se sauva grondant et montrant ses dents.

Je ne criai pas : mais, affolé par cette attaque subite, je courus d'un trait à la ferme et, quand on me demanda ce qui m'était arrivé pendant que ma mère lavait mon visage abîmé et saignant, je répondis que j'étais venu de tomber contre la haie épineuse bordant le chemin.

Je voulais me venger sans en rien dire d'avance à personne dans la crainte qu'on m'en empêchât.

III

Quelques jours plus tard j'aperçus Berna

Devenue Mme Philippon, elle se souvenait toujours, avec un plaisir nuancé d'orgueil, d'un temps de dépendance, insupportable pour certaines natures, mais non pour des êtres simplistes et sans envie. Les idées égalitaires, qui devaient bientôt courir les rues, ne dépassaient pas encore les cercles encyclopédistes, et l'on trouvait aussi naturelle la hiérarchie établie en haut qu'en bas. Une bourgeoise d'alors, se considérant fort au-dessus d'une petite boutiquière, ne jugeait pas mauvais qu'une femme de qualité pensât de même à son endroit.

Manon était loin de partager ces sentiments. Elle admettait sans difficulté sa propre supériorité évidente, mais non son infériorité relative ; elle acceptait comme dus les hommages et le dévouement d'esprits plus humbles, telles que son amie de couvent, Sophie-Canet, ou la bonne cœur Sainte-Agathe, dont elle se complaisait à vanter l'attachement passionné pour sa personne ; mais elle ne devait jamais comprendre qu'une reine eût des courtisans.

Pendant un séjour à Arpajon, chez son oncle et sa tante Besnard, qui la chérissaient et la choyaient comme une fille, tout son plaisir avait été gâté par une malencontreuse invitation à dîner au château voisin, dont son oncle avait été régisseur, et où on les reçut... à l'office ! La basse domesticité mangeait bien à la cuisine ; mais c'est égal, ce mot : *l'office* ! lui mettait une rougeur au front.

Aussi s'étend-elle quelque peu, dans ses *Mémoires*, sur la mésalliance de sa tante Besnard, terme assez amusant sous une plume républicaine.

En arrivant rue Saint-Louis, devant l'hôtel de Bois-moré, elle fut agréablement impressionnée par son aspect imposant : bonne-maman avait des relations sortable, au moins !... et on les admit au salon !

La maîtresse de céans s'y trouvait seule en compagnie d'un jeune homme imberbe, à la figure poupine, qui, agenouillé devant elle sur un coussin, lui tenait sa boîte à mouche et son miroir.

Plus âgée que l'ex-institutrice, elle s'efforçait de paraître plus jeune, grâce aux artifices du rouge et du noir, dont elle avait l'éclat de son teint et de ses yeux. Accoudée sur sa bergère, entourée d'un nuage de dentelles, elle répandait un délicieux arôme de poudre à la maréchale, et, le petit doigt levé, plaçait délicatement, de sa main encore belle, une mouche assassine dans le coin de sa lèvre fanée.

Elle reçut avec majesté les compliments et les vœux des visiteuses.

— Bonjour, mademoiselle Rotisset, dit-elle d'une voix de tête passablement im-

berbe, dans le verger de notre ferme. Que venait-il faire chez nous, sinon commettre encore quelque méfait, ou bien, qui savait, peut-être quelque maléfice ?

Justement mon père qui, cependant, passait pour le plus robuste du pays, n'avait pu se lever le matin, pris soudain d'un malaise indéfinissable et, dans le fond de mon cœur, c'était lui que j'en accusais.

Je le dis à mon camarade Clément et, à force d'éloquence, je fus enfin assez heureux pour le convaincre et l'associer à mon désir de représailles.

— Il faut tuer cette horrible bête !

— Comme tu voudras, me répondit-il.

— Aujourd'hui, tout à l'heure, tant qu'il est encore chez nous ; nous ne trouverons pas de meilleure occasion.

pertinente sans se déranger de son importante occupation ; je vous remercie... Ne bougez pas, Sosthène !... C'est bien à vous de me venir voir... et de m'amener votre petite fille... je m'intéresse à tout ce qui vous touche... Là ! monsieur mon petit-fils, vous pouvez saluer ces dames.

Il se releva penaud et s'inclina gauchement.

— Approchez, petite, dit la douairière, la dévisageant à travers son lorgnon d'écaillé ; levez le menton... Pas mal !... Marchez un peu... Jolie tournure !... Mes compliments, mademoiselle Rotisset ; elle est gentille, très gentille !... Et l'on est sage ? obéissante ? pas trop coquette ?

Outrée d'un pareil examen, elle ne répondit pas, très digne.

— Aimez-vous les bonbons, les colifichets, la parure ?

— Je prise peu ces frivolités, madame.

— Et quoi donc, mon cœur ? Pas la philosophie, je suppose !

Elle riait, amusée.

Puis sans transition :

— Avez-vous mis quelquefois à la loterie ?

— Non, madame ; j'aime peu les jeux de hasard.

— Elle est impayable !... Mademoiselle Rotisset, vous lui ferez choisir un numéro pour moi ; elle me portera chance... C'est entendu ! n'est-ce pas ? Maintenant, allez, enfants ; nous avons à causer. Allez jouer au jardin, avec vos cousins, Sosthène.

(A suivre.)

## Sao-Paulo-Tunis

Ce n'est pas seulement en Europe et aux Etats-Unis que les villes se développent rapidement et que le commerce et l'industrie font des progrès constants.

Au Brésil et en Tunisie de vraies métamorphoses s'accomplissent dans un laps de temps très court.

Dans le premier pays, les grandes plaines arides et désertes ont été transformées en vastes plantations de café, de cacao, de coton et de riz ; des petites bourgades ont fait place à de gros bourgs, voire même à des villes, en un mot la civilisation a pénétré presque partout. La preuve la plus probante que ce développement est réel, c'est d'examiner la situation de Sao-Paulo, au Brésil.

\* \* \*

Sao-Paulo est situé par 21 degrés de latitude sud, presque sous le tropique du Ca-

pi.

— A ton aise. Mais regarde bien si nous sommes seuls.

La maison, en effet, était déserte. Ma mère venait de partir chez une voisine, mon père reposait dans un autre corps de logis et les serviteurs étaient aux champs.

— Attrapons-le, dis-je résolument ; j'en ai assez de trembler chaque fois que je passe devant chez le père Michel, à cause que son chat me griffe presque toujours. Il faut que ça finisse !

— Tu as raison. Attrapons-le.

Ce fut très difficile, mais, cependant, l'appât d'un bol de lait finit par vaincre sa défiance et il nous suivit dans la cuisine dont, aussitôt, nous fermâmes la porte pendant qu'il buvait le lait dont il paraissait très friand.

(A suivre.)